

DJ
219
D68G614



B I O G R A P H I E
DE
REINHART DOZY,

PAR
M. J. DE GOEJE.

TRADUITE DU HOLLANDAIS

PAR
VICTOR CHAUVIN.

AVEC PORTRAIT.

LEIDE,
E. J. BRILL.
1883.





B I O G R A P H I E

DE

REINHART DOZY,

PAR

M. J. DE GOEJE.

TRADUITE DU HOLLANDAIS

PAR

VICTOR CHAUVIN.

LEIDE,
E. J. BRILL.
1883.

DJ
219
D68 G614

DEC 27 1965

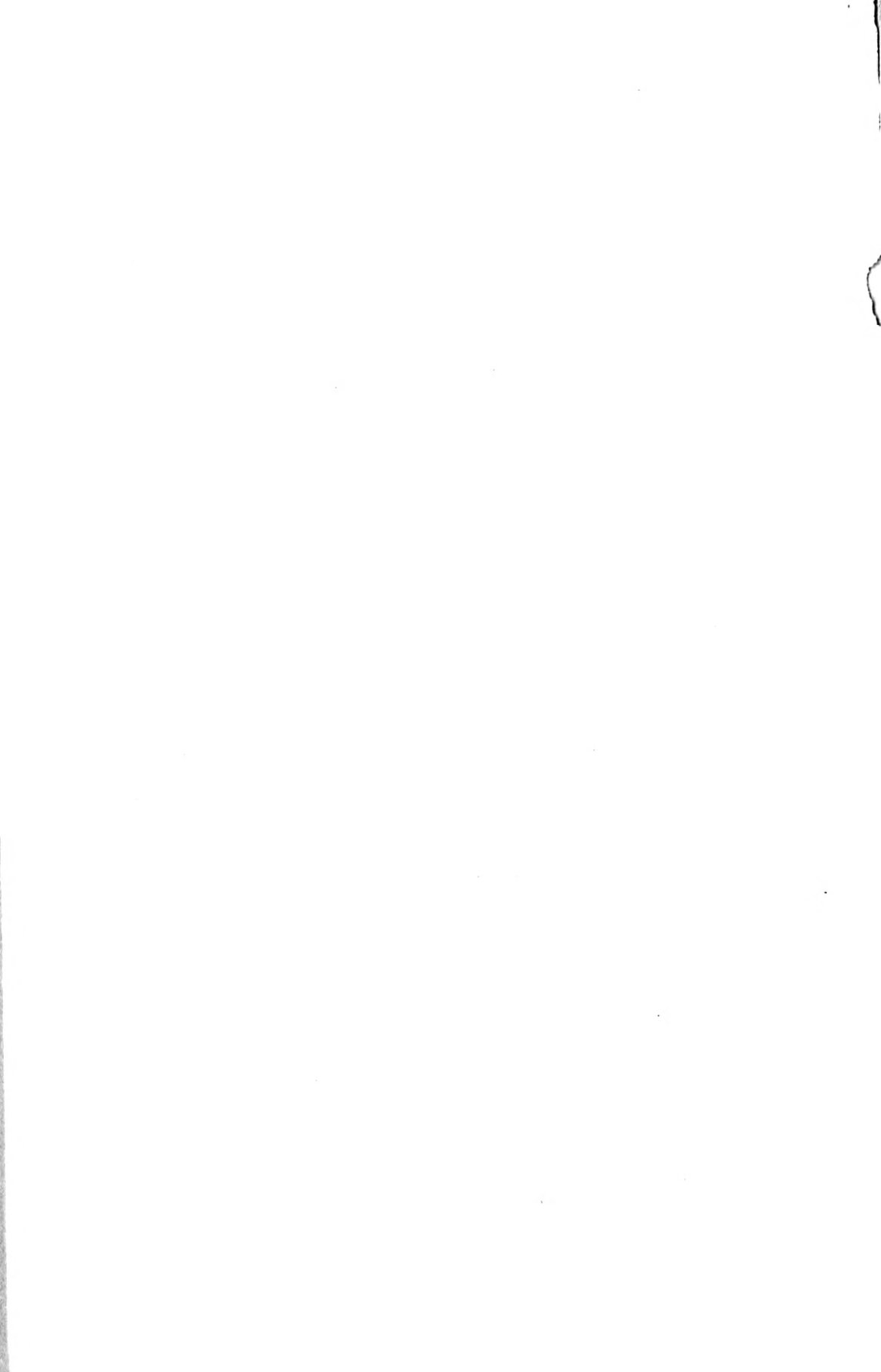
1155929

Mon honoré collègue de Liège, M. VICTOR CHAUVIN, qui a traduit l'Essai sur l'histoire de l'Islamisme par feu M. DOZY, ayant lu la biographie de l'illustre maître présentée par moi à l'Académie royale des sciences d'Amsterdam dans sa séance du 11 juin, m'écrivit: „Ne conviendrait-il pas de traduire votre travail en français pour le distribuer lors du congrès? Pour ma part, je suis prêt à faire cette traduction pour honorer, autant qu'il est en moi, la mémoire d'un homme avec lequel j'ai eu de si excellentes relations. Nul doute que la maison BRILL, toujours si large, ne s'associe à cette pieuse pensée en prenant sur elle les frais de l'impression.”

Quant à moi, je ne pouvais qu'accepter avec empressement; MM. BRILL, de leur côté, ont agréé la proposition de M. CHAUVIN avec leur libéralité bien connue.

D. G.

Leide, 13 Août 1883.



Dans la soirée du 29 avril de cette année, l'Académie Royale des sciences d'Amsterdam a perdu un membre dont la gloire, en s'étendant bien au delà des frontières de sa patrie, a donné un lustre nouveau à la renommée scientifique de la Hollande et qui s'est assuré ainsi des droits à notre profonde et durable reconnaissance. Non pourtant qu'il ait jamais été un membre bien zélé de l'Académie: les publications de ce corps savant ne renferment qu'un seul travail qui lui soit dû¹⁾ et même, dans les dernières années, il n'assistait que par exception à nos séances. Mais sa glorieuse carrière n'en doit pas moins être retracée devant vous; car, bien qu'il eût pu se passer de l'honneur, d'ailleurs hautement apprécié par lui, de vous être affilié, c'était pour l'Académie une cause de légitime fierté que d'avoir admis un homme comme lui dans son sein. En outre, l'Académie, ou, pour mieux dire, l'Institut Royal, que notre compagnie a remplacé, a contribué indirectement à donner à certaines de ses études la direction qu'elles ont suivie et lui a fourni la première occasion de se faire connaître comme savant de valeur.

A la séance précédente, notre président a trouvé, pour rendre hommage à sa mémoire, quelques paroles aussi justes que pleines de coeur; il vous promettait en même temps la communication d'une biographie détaillée. C'est à moi qu'a été adressée l'invi-

1) Verslagen en Mededeelingen, 1re Série, III p. 124 et suiv.

tation de me charger de cette honorable mission et j'ai d'autant moins hésité à l'accepter qu'en m'en acquittant, je remplis un devoir de gratitude et d'amitié.

REINHART PIERRE ANNE DOZY est né le 21 février 1820 à Leide, où son père était établi comme médecin. Il appartenait à une famille d'origine française, qui, en 1647, quitta Valenciennes pour venir se fixer en Hollande. Le nom qu'elle portait à cette époque s'écrivait D'OZY et c'est ainsi que l'orthographe encore de nos jours une branche collatérale. A quelle époque a-t-on trouvé bon de joindre la particule au nom en supprimant l'apostrophe? Je l'ignore; mais peut-être pourrait-on suivre la trace de ce changement dans les registres de l'état-civil de Leide. Dozy était parent collatéral des célèbres orientalistes SCHULTENS; en effet, Elisabeth Dozy, qui épousa le premier d'entre eux, ALBERT, a été la mère du savant JEAN JACQUES SCHULTENS, la grand mère de HENRI ALBERT; et il y a encore une branche de la famille qui porte le nom de SCHULTENS DOZY. Dozy se plaisait à rappeler cette parenté, bien qu'elle n'ait exercé aucune influence sur le choix de sa carrière; car ce n'est que plus tard qu'il l'a connue.

De sa première jeunesse, je sais seulement que, de bonne heure, il eut beaucoup de goût pour la lecture. Il perdit à l'âge de neuf ans sa mère, SARA MARIE VAN LELYVELD, qui doit avoir été une femme heureusement douée et aimable. C'est à cette perte prématurée qu'un de ses maîtres attribue la roideur de caractère qui l'a distingué pendant tout le temps qu'il passa à l'école: mais je ne saurais décider si c'est à tort ou à raison. Quoi qu'il en soit, quand il eut atteint l'âge d'homme, la constance et la confiance en lui-même vinrent heureusement remplacer cette disposition. Il passa plusieurs années dans la pension de M. VAN VEEN à Wassenaar: dans la suite, il séjourna quelque temps à Hattem. Au mois de juin de l'année 1834, on le confia au Docteur J. J. DE GELDER, qui devait le préparer pour les études supérieures. Il resta chez ce maître jusqu'au mois de juillet de l'année 1837, époque à laquelle il fut admis à l'université. Je dois à l'obli-

geance du vénérable Dr. de Gelder, actuellement âgé de quatre-vingts ans, quelques détails sur cette période de la vie de Dozy; qu'il me soit permis de les reproduire textuellement. » Je ne puis me rappeler, dit-il, où Dozy avait fait ses études avant de venir chez moi. Quand, à son arrivée, je l'interrogeai, sa connaissance des faits historiques et la manière dont il les comprenait me firent une très bonne impression. Outre cela, il possédait déjà assez bien le français, l'allemand et l'anglais. Dozy entra dans notre école dans un moment bien favorable pour lui. Un autre jeune homme, plus développé que lui au point de vue physique, A. VAN EYK BILLEVELD, actuellement conseiller à la Cour d'Amsterdam, m'était, en effet, confié quelques mois plus tard, dans le but également de recevoir la préparation nécessaire pour aborder ensuite les études supérieures. Lui aussi était un élève capable et d'une intelligence prompte; il devait, dans la suite, prendre ses grades dans la Faculté de Droit et dans celle des Lettres. Il est bien rare qu'un maître ait la chance de se voir confier de tels élèves, qui, extraordinairement doués, rivalisent comme nos deux jeunes gens l'ont fait et se disputent le premier rang. BILLEVELD, dans sa jeunesse, était physiquement plus développé que Dozy, son cadet de quelques mois. Tous deux, ils étaient peu commodes pour leurs condisciples, sans pourtant que jamais ils se permissent rien de mal; tous deux m'ont quitté en même temps pour se rendre à l'université. » M. de Gelder devait prendre dans la suite la louable habitude d'enseigner à ceux de ses élèves qui se destinaient à la théologie les premiers principes de la langue arabe, convaincu qu'il était que, seule, cette préparation permet une étude sérieuse de l'hébreu. La pratique, d'ailleurs, lui avait appris, comme il le dit dans l'avant-propos de ses *Rudimenta* (Leide, Brill 1854) que ces principes doivent être bien sus » avant que le jeune homme soit abandonné à lui-même; sinon, il n'arrive que trop facilement que, même s'il a de la bonne volonté et l'amour du travail, il ne sacrifie le nécessaire à l'agréable. » Aussi offrit-il à Dozy d'entreprendre cette étude. Dozy, qui avait déjà beaucoup lu et qui éprouvait un vif attrait pour l'étude de l'histoire et de la littérature

du moyen-âge, n'hésita pas un instant à accepter. » Je lui proposai au mois d'avril de l'année 1837, dit le Dr. de GELDER, de consacrer à l'arabe ses moments de loisir, ou, pour mieux dire, le temps d'étude dont il pouvait disposer parce qu'il travaillait plus vite que ses condisciples. Je m'imaginai bien peu que cet essai, qu'on pouvait tenter sans péril avec ce jeune homme à la vive intelligence, aurait une influence si décisive sur la direction de ses études. Mais cela faisait tout justement son affaire que d'avoir du nouveau et d'apprendre ce que n'apprennent par les autres 1). Je lui mis entre les mains la grammaire de ROORDA et je lui fis étudier l'étymologie, avec tant de succès que, dès le mois de juin, il se tirait assez bien de l'analyse."

Dozy, devenu étudiant, n'était inférieur à ses condisciples qu'en mathématiques; mais il l'emportait sur tous pour l'histoire, la géographie et les langues modernes, ainsi que par l'étendue de ses lectures. Il était animé d'un vif désir d'apprendre, tout en ayant quelque disposition au dilettantisme. Mais il eut le bonheur de rencontrer à la Faculté des Lettres de Leide l'homme qu'il lui fallait pour donner à ses études une direction précise et qui devait exercer une très-salutaire influence sur son développement ultérieur. Cet homme, le jeune professeur WEJERS, était, dans toute la force du terme, un maître exemplaire. Il parlait bien et agréablement, était clair et précis dans ses explications et joignait la patience à la sévérité. Comme philologue, il n'avait nulle part peut-être d'égal, quoiqu'il n'ait laissé que peu de livres portant son nom: c'est qu'il vivait presque exclusivement pour son enseignement et ses élèves. Dozy avait assisté à ses premiers cours par curiosité; mais il y trouva bientôt tant de charme qu'il résolut de continuer à les suivre. Dès la première année sa décision fut arrêtée et, l'année suivante déjà, il recevait des leçons particulières d'arabe, que son père n'hésita pas à rémunérer largement; il les suivit avec un redoublement d'ar-

1) La biographie de Dozy qui figure dans l'Histoire des orientalistes de M. DUGAT et qui, pour les faits, a toute l'autorité d'une autobiographie, présente les choses autrement.

deur, quand, après deux ans d'étude, il eut obtenu le grade de candidat en lettres. Weijers exigeait de ses élèves un travail sérieux et de l'application; mais il leur demandait surtout cette qualité, cette vertu pourrait-on dire, qu'il pratiquait lui-même à l'excès, l'exaetitude. Dozy lui en a gardé toute sa vie une grande reconnaissance. Il n'est aucune de ses oeuvres qui ne témoigne avec quelle fidélité il avait pris à coeur ce précepte aussi de son maître.

Ce qui avait primitivement engagé Dozy à suivre les cours d'arabe, c'était le désir de jouir de la lecture des poètes de l'Orient. Mais Weijers n'était pas entiché de la poésie arabe; quand il l'étudiait avec ses élèves, ce n'était que comme moyen d'enseigner la grammaire. D'autre part, Dozy n'avait pas tardé à se rendre compte que le moment était bien loin encore où il connaîtrait assez cette langue difficile pour lire couramment les poètes. Weijers, d'ailleurs, l'encourageait à se consacrer à l'histoire arabe; mais Dozy était encore trop peu mûr pour cette étude; il s'égarait dans ce dédale de dynasties, de conquérants et de batailles. La lexicographie semblait mieux en rapport avec ses forces. Le dictionnaire de Freytag, semblable en ce point à celui de notre grand compatriote GOLIVS, dont il n'est, en effet, qu'une seconde édition légèrement augmentée, ne comprend en somme que la traduction de quelques lexiques arabes, qui expliquent les mots par des synonymes ou des périphrases et qui se bornent presque exclusivement à enregistrer ce qu'on est convenu d'appeler la langue classique, c'est-à-dire celle du Coran, de la tradition et des poètes. Il en résulte qu'au cours de ses lectures on rencontre beaucoup de mots qui manquent tout-à-fait dans le dictionnaire ou qui n'y sont expliqués que très incomplètement. Cette expérience, qu'aucun arabisant ne tarde à faire, lui montre bien vite la nécessité qu'il y a de noter ces mots et de chercher à en découvrir le sens par la comparaison de différents passages. Dozy ne devait pas échapper au sort commun; mais, plus avisé que d'autres, il prit pour modèle et pour idéal les ouvrages d'ETIENNE QUATREMÈRE¹⁾ et il se mit à en lire et

1) Voir le *Gids* de 1844, I p. 40.

à en relire les notes de façon à les savoir presque par coeur.

Tel était l'état de ses études quand il apprit par hasard que la troisième classe de l'Institut Royal avait, dans sa séance du 16 décembre 1841, mis au concours la question suivante: *De vestibus, quibus Arabes utriusque sexus diversis temporibus et in diversis terris usi sunt, aut etiam nunc utuntur, sic exponatur, ut, post brevem de universis disputationem, singulae secundum ordinem litterarum Arabicarum deinceps recenseantur, earumque forma, materia atque usus explicentur.*

Cette question lui convenait tellement qu'elle semblait avoir été choisie à son intention. Il n'en était rien cependant. Weijers l'avait, il est vrai, posée; mais c'était bien à son jeune élève qu'il avait le moins pensé pour la résoudre. Aussi était-ce pour celui-ci une entreprise hardie que d'y essayer ses forces. Car on ne se contenterait pas en jugeant le concours de mérites relatifs et, ce qu'on demandait, c'était l'oeuvre d'un savant. Les quelques amis auxquels Dozy confia en secret son plan lui déconseillèrent sa téméraire entreprise. Ils connaissaient sa science, sa capacité, son zèle; mais, comme l'un d'eux le disait naguère ici même, ils n'avaient pas encore eu l'occasion de mesurer toute l'envergure de ses forces puissantes. Ajoutez qu'il s'était déjà écoulé un certain temps et que Dozy ne disposait plus guère que d'une année pour son travail. Et grande était la masse des livres et des manuscrits qu'il lui fallait dépouiller. Ces difficultés, notre étudiant, qui comptait alors tout juste vingt-deux ans, les avait pesées; mais il en surgit une autre qu'il n'avait pas prévue. On trouva étrange à la Bibliothèque que le jeune Dozy emportât des charretées de livres et l'excellent GEEL fit plus d'une fois difficulté de lui en prêter davantage. Et quand Weijers, qui, en sa qualité d'Interprètes legati Warneriani, avait à administrer la section des manuscrits orientaux, s'aperçut que Dozy en demandait chaque semaine de nouveaux, il en conçut de l'inquiétude et se mit à craindre que ses études ne prissent une direction moins sérieuse. Il refusa donc de lui en confier encore s'il ne

fournissait au préalable une explication satisfaisante sur le but qu'il poursuivait. La conjoncture était délicate. Dozy savait que Weijers ferait partie de la commission chargée de juger le concours et le nom de l'auteur devait rester inconnu jusqu'après la décision. Mais s'il ne voulait renoncer à son idée, il lui fallait mettre Weijers dans le secret. Weijers, étonné de tant de courage, ne le dissuada point; mais il ne l'aïda pas non plus; toutefois il lui permit dès lors d'user librement des manuscrits. Faisant appel à toutes ses forces, Dozy parvint à achever sa tâche et à envoyer en temps utile sa réponse, que son fidèle ami Matth. DE VRIES avait recopiée en partie. A la séance du 20 novembre 1843, le prix proposé lui fut décerné. A sa demande on lui accorda en même temps la faculté de compléter encore son ouvrage et de l'améliorer autant qu'il le voudrait. Ce n'est qu'en 1845 qu'il parut sous le titre de *Dictionnaire détaillé des noms des vêtements chez les Arabes*. Le jugement de l'Institut Royal rencontra alors une adhésion unanime. Le mémoire, en effet, prouvait que le lauréat avait lu un nombre vraiment prodigieux d'auteurs arabes et espagnols ainsi que de récits de voyages; en outre, par la manière dont ces riches matériaux avaient été mis en oeuvre, son livre pouvait prétendre à la gloire de constituer un remarquable spécimen de travail lexicographique. Dozy s'était risqué en pleine mer et l'évènement prouvait qu'il était excellent nageur. C'est un honneur pour l'Institut Royal que de lui en avoir fourni l'occasion.

Weijers, qui avait lu beaucoup d'écrivains arabes de l'Espagne, aimait à les étudier avec ses élèves. Ces lectures firent aussi connaître à Dozy l'ouvrage de COXDE, l'*Historia de la dominacion de los Arabes en Espagna* (1820); mais il s'aperçut bientôt que cet auteur n'avait pas suivi les principes de la critique en utilisant les sources et qu'il avait commis beaucoup d'erreurs. C'est la nécessité de bien comprendre cet ouvrage qui amena Dozy à étudier l'espagnol. Notre cher collègue M. DE VRIES m'a permis avec son obligeance bien connue de prendre communication de quelques lettres de Dozy, dont la première remonte au 13 août 1841 et dont la dernière porte la date du 21 juillet 1851.

Dans la première de ces lettres, il le prie de lui prêter une grammaire espagnole, un dictionnaire et le Don Quichotte. » Il » faut absolument que j'apprenne maintenant l'espagnol, dit-il, car » je ne doute pas que l'histoire des Maures d'Espagne de Conde » ne soit mal traduite en allemand. » Quand Dozy entreprenait quelque chose, il le faisait bien; à preuve, le passage suivant d'une lettre du 3 septembre 1843. » Tout le temps dont je puis » disposer, je le consacre à la littérature de l'Espagne. — Grâce » à mon correspondant de Londres, je compte faire de ma bibli- » thèque espagnole l'une des meilleures qui soient ici; mais avant » de rassembler avec plus de suite ce qui concerne les belles- » lettres, il faut que je réunisse tout ce qui se rapporte à l'his- » toire du moyen-âge; ce qui, d'ailleurs, je l'espère, ne tardera » plus beaucoup. » La lettre ne parle pour ainsi dire que de LOPE DE VEGA, dont la langue fait l'objet de quelques remarques pleines de finesse et sur lequel Dozy projetait alors d'écrire quelque chose. Mais ce qui excitait surtout son intérêt, c'était de voir combien les chroniques espagnoles et les descriptions de villes fournissent de matériaux pour la connaissance de la topographie de l'Espagne musulmane. A ce moment déjà, il avait conçu le plan de traiter lui-même une partie de l'histoire arabe-espagnole et de commencer dans ce but par rassembler et rendre accessibles toutes les sources inédites. Sur le conseil de Weijers, il avait choisi l'histoire des Abbadiïdes, parce que cette dynastie, arrivée au pouvoir à Séville après la chute des Omayyades, avait fait fleurir brillamment les arts et les lettres pour tomber ensuite au milieu de circonstances extrêmement tragiques. Il se mit sérieusement à ce travail aussitôt qu'il eut envoyé sa réponse au concours de l'Institut. Suivant tout-à-fait en cela la méthode de son maître, il avait ajouté au texte arabe une traduction latine et des notes explicatives. Il résulte d'une lettre que le premier fascicule était déjà prêt au mois de septembre de l'année 1843, mais qu'on dut surseoir à le publier à cause d'une sérieuse indisposition de Weijers, qui voulait le relire encore une fois avec soin avant l'impression. » Bon gré mal gré, dit-il, il faut que j'attende pour imprimer, si peu que cela me convienne. Non pourtant que mon ouvrage

» ne s'améliore, plus je le garde par devers moi et que mes lec-
 » tures s'étendent. Et, vraiment, si je pouvais agir tout-à-fait
 » comme je l'entends, je ne publierais rien pendant les dix pre-
 » mières années; et alors je mettrais au jour une dizaine de volu-
 » mes, fruit d'études non interrompues; — mais cela ne se peut
 » pas; et puisque voici ma première partie achevée taliter
 » qualiter, j'aimerais à l'envoyer dans le monde en lui disant:
 » I liber, je ferai mieux plus tard." On finit pourtant par s'y
 mettre: les premières feuilles furent présentées à la Faculté comme
 dissertation inaugurale, ce qui permit à Dozy de conquérir le 1
 mars 1844 le grade de docteur.

Weijers n'avait pu assister à la promotion. On vit bientôt que
 la maladie qu'il avait contractée l'année précédente était incur-
 rable, comme Dozy ne le craignait que trop: un mois après
 l'examen de son élève, elle le conduisit au tombeau, âgé seule-
 ment de trente-huit ans. On fit venir le professeur JUYNBOLL de
 Groningue pour lui succéder.

A distance, il nous est facile de trouver étrange qu'on n'ait
 pas songé à donner à Dozy la place de son maître. Mais qu'on
 veuille bien ne pas perdre de vue que le Dictionnaire des
 noms des vêtements était encore en préparation et que la
 dissertation, d'ailleurs peu étendue, ne prouvait qu'une chose:
 c'est que le jeune docteur était capable de traduire un écrivain
 arabe assez difficile. Sauf cet écrit, on ne connaissait encore de
 lui qu'un petit travail publié dans le *Gids* de janvier de l'an-
 née 1844 sur la *Dissertatio de institutis Arabum eru-
 diendiae juventutis* de M. VETU¹⁾. Quant à sa connaissance de
 l'hébreu et du syriaque, le public n'en pouvait rien savoir, et,
 pour comble de malheur, la seule personne qui eût été en mesure
 de dire ce qu'on devait attendre de Dozy, c'était le maître lui-
 même qui venait de mourir. JUYNBOLL, par contre, avait prouvé

1) Le premier mémoire qu'il donna dans le *Journal asiatique* (*Histoire des Benou-Ziyân de Tlemcen*) ne parut que dans la livraison de
 mai-juin de l'année 1844. Encore étudiant, Dozy avait écrit de petits articles dans
 le *Referent*.

par ses *Letterkundige Bijdragen* et ses contributions aux *Orientalia* qu'il s'était familiarisé avec les différentes langues sémitiques; puis il était professeur d'université depuis quatorze ans, dont il avait passé dix à Franecker et quatre à Groningue; enfin, il avait quarante-deux ans alors que son concurrent n'en comptait que vingt-quatre.

Est-il besoin de dire que le choix des curateurs causa une vive déception à Dozy? D'autant plus qu'il s'était fiancé dès sa seconde année d'études et qu'il avait, depuis deux ans, fait connaître officiellement ses fiançailles. Hâtons-nous toutefois de dire qu'il n'y avait pas là pour lui de question vitale. Déjà comme étudiant, et sous la seule réserve d'avoir à subir les examens nécessaires pour le doctorat, il avait joui du rare privilège de pouvoir se consacrer tout entier à ses études de prédilection sans avoir à se demander comment il gagnerait sa vie, sans devoir se refuser les ouvrages coûteux qui lui étaient indispensables. Il put donc continuer vigoureusement ses travaux après sa promotion et il n'eut pas même besoin d'ajourner son mariage. Sans attendre qu'on décidât qui succéderait à Weijers, il épousa au courant de l'été de l'année 1844 Madame MARIE C. VAN GOOR DEN OOSTERLINGH, femme excellente, qui comprenait et favorisait les plans et l'idéal de son mari, partageait son enthousiasme pour tout ce que la nature et l'art ont de beau, et devait être, jusqu'à son dernier jour, la fidèle compagne de sa vie.

Les jeunes époux firent leur voyage de noces en Allemagne. Dozy profita de l'occasion, non seulement pour faire la connaissance de plusieurs confrères, tels que le professeur de Leipzig, M. FLEISCHER, qui était déjà célèbre et qui »l'enthousiasma" comme il l'écrivit à M. de Vries, mais aussi pour rechercher dans quelques bibliothèques des documents pour l'histoire des Abbadides. Et voyez son bonheur: dans un manuscrit arabe de Gotha, il découvrit la source principale de l'histoire du Cid Campéador, source dont il aperçut immédiatement toute l'importance. On lui permit d'emporter ce manuscrit avec beaucoup d'autres et il revint méditant une foule de projets, qui commençaient cependant déjà à se fondre en un vaste plan, celui d'écrire l'histoire de la domination arabe en Espagne.

Ce voyage d'Allemagne fut suivi au printemps de l'année 1845 d'une excursion en Angleterre; il s'agissait surtout de faire à Oxford des copies et des extraits. Car, à cette époque, on y observait encore une loi qui a été renversée plus tard grâce à des efforts communs, celle de ne prêter aucun manuscrit au dehors. Ici aussi la moisson fut abondante et même notre littérature nationale y gagna quelque chose. En examinant à la demande de son ami de Vries les écrits hollandais et flamands du moyen-âge conservés à Oxford, il eut la chance de mettre la main sur deux poèmes encore tout-à-fait inconnus. La lettre qu'il écrivit à ce sujet à M. de Vries a été publiée par celui-ci dans les Rapports de l'association pour l'avancement de l'étude de l'ancienne littérature néerlandaise (Année 1845, p. 33—56).

Le dernier mois de l'année 1845, Dozy annonça dans un prospectus qu'il avait le projet d'éditer une série de textes arabes si son entreprise rencontrait un appui suffisant. Sa demande eut tout le succès qu'il en espérait. Les dons et les souscriptions qui affluèrent permirent à la maison Luchtmans de se charger de l'affaire et, dès 1846, on put distribuer la première livraison du premier ouvrage de cette série: c'était le commentaire historique d'Ibn Badroun sur le poème d'Ibn Abdoun, consacré à la chute de la dynastie des Aftasides de Badajoz. Au commencement de la même année parut la première partie de l'*Historia Abbadidarum*, imprimée aux frais du *Legatum Warnerianum*. J'ai déjà décrit ce livre. Qu'il me soit permis d'ajouter ici que l'ami fidèle qui avait aidé à recopier le manuscrit du concours, s'était chargé de revoir soigneusement le latin de l'*Historia*. Le titre prouve que Dozy avait encore à cette époque l'intention de faire suivre l'édition des sources d'une histoire de la dynastie en latin. Mais quand la seconde partie parut en 1852, Dozy avait renoncé à ce projet, parce qu'un plan plus grandiose le rendait superflu. Aussi le titre fut-il modifié et rédigé comme suit: *Scriptorum Arabum loci de Abbadidis*. Dans cette seconde partie, il n'y a plus de traduction latine. La façon dont le texte est traité prouve clairement que la science de l'éditeur s'est beaucoup accrue et que sa critique

est devenue plus ferme et plus solide. Mais n'anticipons pas : entre la publication de la première partie et celle de la seconde, viennent se placer six années extrêmement importantes.

En 1846 Dozy devint, sur la proposition de Juynboll, *Adjutor Interpretis legati Warneriani* et fut chargé de faire le catalogue des manuscrits. Il accepta à condition de pouvoir travailler sans dépendre de l'Interpres et de ne pas être soumis à la surveillance continuelle qui avait pesé sur les collaborateurs de Weijers. Ces prédécesseurs de Dozy avaient confectionné une espèce de catalogue; mais leur travail était tellement défectueux, surtout comme plan, qu'on ne pouvait songer à l'édition. Dozy se mit à l'oeuvre avec la supériorité magistrale qui lui était habituelle. Le plan qu'il conçut — c'est, en général, celui de Graf — et la manière dont il a fait la description des manuscrits sont si excellents que son catalogue est devenu le modèle de plusieurs autres. Il eut la précaution de distribuer les matières de telle sorte que les branches de la littérature arabe qui l'intéressaient le plus dussent venir les premières : on eût dit qu'il pressentait qu'il n'aurait pas à traiter les autres. Quand il déposa le mandat qu'on lui avait confié, il avait décrit tous les livres relatifs à la philologie, l'histoire et la cosmographie, ainsi qu'à la poésie et aux belles-lettres, soit une petite moitié de toute la collection; à ses successeurs, il laissait les mathématiciens et les astronomes, la magie et l'alchimie, la philosophie, la théologie et le droit. Son oeuvre parut au printemps de l'année 1851 en deux volumes; en tête se trouve une introduction où il raconte l'histoire de la collection de Leide et où il passe en revue tout ce qui avait été fait avant lui pour la description des manuscrits.

Mais ce travail n'avait pris qu'une partie de ses loisirs : il s'occupait en même temps avec ardeur de la continuation de l'*Historia Abbadidarum* et de l'édition d'autres textes. En 1847 parut aux frais de la *London Society for the publication of oriental texts* l'histoire des Almohades par Abdolwâhid, avec une introduction en anglais. La même année il donna la première livraison du deuxième des ouvrages arabes, portant le titre de *Notices sur quelques*

manuscrits arabes et comprenant en majeure partie des extraits des biographies des hommes les plus célèbres de l'Espagne par Ibn o' l-Abbâr. Cet ouvrage ne fut achevé qu'en 1851, en même temps que la Chronique d'Afrique et d'Espagne par Ibn Adhâri, publication considérable, dont la première livraison avait vu le jour en 1848. Tous ces textes, élaborés avec une grande exactitude, sont, la plupart, accompagnés de glossaires excellents, qui expliquent des mots et des acceptions omis dans le dictionnaire de Freytag; ils sont généralement précédés en outre d'une introduction où l'éditeur traite d'importantes questions historiques ou littéraires. Ces éditions lui avaient assuré aux yeux de ceux qui s'occupaient des mêmes études la réputation d'un homme d'une grande science, d'un jugement aussi pénétrant que droit et d'une rare puissance de travail. Mais, en même temps, il préparait une oeuvre qui devait faire pénétrer son nom dans des cercles bien plus étendus et mettre vivement en lumière ses brillantes qualités.

Nous avons vu que Dozy avait découvert, alors qu'il était encore à l'université, que l'Historia de la Dominacion de los Arabes laisse beaucoup à désirer sous le double rapport de la méthode et de l'exactitude. A mesure qu'il acquérait une connaissance plus approfondie des écrivains arabes de l'Espagne, il voyait de plus en plus clairement que tout l'ouvrage de Conde ne mérite aucune confiance et que son autorité devait être battue en brèche avant qu'il fût possible de traiter sérieusement l'histoire arabe-espagnole. Il fallait du courage pour entreprendre la lutte. Conde passait généralement à cette époque pour un maître dans ce domaine: cet auteur, croyait-on, savait son affaire puisqu'il avait étudié les sources mêmes et il ne restait qu'à s'incliner devant son autorité. Bien mieux encore! MASDEU s'était efforcé de prouver à la fin du siècle précédent que les documents chrétiens relatifs à l'histoire d'Espagne ne sont pas, en bonne partie, authentiques; Dozy, lui, était convaincu de la fausseté de cette opinion. Enfin, il n'était pas moins évident que l'oeuvre du savant espagnol bien connu, DON PASCUAL DE GAYANGOS, c'est-à-dire l'History of the Mohammedan dynas-

ties of Spain, bien que prétendant au titre d'histoire critique tirée des sources mêmes, avait été composée avec si peu d'exactitude et renfermait une telle quantité d'erreurs, qu'il fallait aussi la renverser de son piédestal. Cette partie de sa tâche devait beaucoup coûter à Dozy, qui avait entretenu jusqu'alors des rapports d'amitié avec M. de Gayangos et lui avait même emprunté plus d'un manuscrit de sa belle collection. Pour engager le combat, il fallait donc s'armer de pied en cap. Cette supériorité qu'il s'était acquise pour la littérature arabe, il la lui fallait aussi pour celle de l'Espagne chrétienne dans toute son extension. Aussi le voyons-nous en 1847 et en 1848 se plonger dans ces études nouvelles. A preuve, une dissertation sur quelques mots arabes d'une chronique castillane, publiée dans le numéro d'août 1847 du *Journal asiatique*, ainsi que les trois beaux articles sur la littérature castillane du moyen-âge que donna le *Gids* de 1848.

En 1849 parut la première partie des *Recherches sur l'histoire politique de l'Espagne*. Ce fut l'arrêt de mort de Conde et de tous les historiens de l'Espagne arabe qui se rattachaient à lui. Quoi qu'on ait fait, on n'est point parvenu à adoucir ce jugement, rendu avec une sévérité impitoyable. On a pu critiquer la forme, trouver la condamnation trop dure, prétendre que les fautes avaient été appréciées trop sévèrement¹⁾. Mais nul n'a osé soutenir que l'arrêt était injuste, qu'il n'était pas mérité. Cette polémique ne remplissait toutefois qu'une partie du volume. Pour le reste, il contient une série d'études intéressantes, dont la plupart ont trait à de petites principautés du onzième siècle et exposent non seulement l'histoire des dynasties, mais aussi tout ce qui concerne la littérature et la civilisation. Le joyau le plus précieux de ce collier, c'est le *Cid*, textes et résultats nouveaux, dissertation qui embrasse à peu près la moitié du volume et qui, plus tard, a aussi paru séparément. Nous savons déjà que le principal document arabe sur le *Campéador* avait été découvert en 1844 à Gotha

1) Ceci s'applique surtout à M. de Gayangos.

par Dozy. Ce fut pour lui la pierre de touche qui le mit à même de contrôler les chroniques latines et le *Poema del Cid*. Il trouva que le récit de la *Cronica general* d'Alphonse X, regardé jusqu'alors comme fabuleux par tous les savants, à la seule exception de M. HUBER, est traduit de l'arabe; bien mieux, qu'il est l'oeuvre d'un contemporain du Cid. Dozy se voyait donc en possession de deux sources importantes, sans compter différents autres rapports qui venaient les compléter ou les expliquer: ces sources permettaient enfin d'écrire l'histoire vraie du Cid. Dans la deuxième partie de son mémoire, Dozy recherchait quand étaient nés les récits romanesques qui ont eu si longtemps cours et, grâce à sa perspicacité, arrivait à des résultats extrêmement vraisemblables sur la question de savoir comment le sauvage condottiere est devenu le héros de la poésie castillane.

De tout ce qui fut écrit à cette époque au sujet des Recherches, je ne citerai que quelques articles détaillés que M. DEFREMERY fit paraître dans le *Moniteur Universel* et qu'il a reproduits plus tard dans ses *Mémoires d'histoire orientale*. — Personne n'était mieux préparé que M. Dozy à refaire l'ouvrage de Conde. Doué d'une profonde connaissance de la langue arabe, non-seulement la langue des historiens, mais celle, toute différente et bien autrement difficile, des rhéteurs et des poètes; familiarisé avec la littérature espagnole, de même qu'avec presque toutes celles de l'Europe moderne, il était également apte à aborder son sujet de tous les côtés, à l'envisager sous toutes ses faces. Aussi fait-il constamment marcher de front l'étude des chartes, des inscriptions et des chroniques latines; la lecture des chroniques et des romances espagnols et celle des documents arabes, dont le style, si ampoulé, si hyperbolique qu'il soit, n'a presque aucune difficulté capable de le rebuter: joignez à cela un vif amour de la science et des découvertes historiques, une critique pénétrante, une ardeur infatigable au travail, suffisamment attestée chez un auteur de vingt-neuf ans par six publications considérables, et vous aurez une idée de tout ce que l'histoire de la péninsule espagnole peut attendre du zèle et des

talents de M. Dozy". Ajoutons que le jugement de M. Defrémery n'était pas favorable sous tous les rapports. A la fin de son compte-rendu, il blâme Dozy de l'àpreté de sa polémique et fait quelques réserves à propos de la langue et du style. Ces critiques, Dozy les accepta avec reconnaissance et les prit à cœur; son amitié pour le savant français n'en devint que plus étroite et plus intime.

Dozy a été toute sa vie très sensible à l'éloge et au blâme et il se réjouissait sincèrement chaque fois qu'il découvrait une de ses erreurs avant que l'œil d'un autre l'eût aperçue. Il avait à remporter sur lui-même une victoire assez difficile pour avouer avoir tort. Mais l'erreur une fois constatée, il n'hésitait pas à la reconnaître et il n'avait de repos qu'il ne l'eût rendue impossible pour lui à l'avenir. Et celui qui avait présenté une remarque juste grandissait dans son estime. En ce qui concerne le français, Dozy s'était déjà donné beaucoup de peine pour apprendre à bien l'écrire. Son Dictionnaire des noms des vêtements prouve qu'à la fin du temps qu'il passa à l'université il avait fait de très-grands progrès sous ce rapport. Même pour les Recherches, M. Defrémery devait avouer que non seulement le style en est généralement clair et correct, et n'est dépourvu ni d'éclat ni de mouvement, mais encore qu'on rencontre dans ce livre des pages entières écrites avec un rare bonheur d'expression. «On voit," disait-il, »qu'il ne manque à l'auteur qu'un peu plus d'habitude de notre langue et une oreille plus sévère, plus délicate."

Dozy ne fut pas sourd à cet avertissement. Il se mit à traduire plusieurs romans français en hollandais et à les remettre après un certain temps en français, afin de constater, en comparant avec l'original, où il s'était mal exprimé et comment il aurait dû faire. Plus encore que par le passé, il consacra ses loisirs à la lecture des meilleurs écrivains de la France. Et il a bien prouvé ce que peut une volonté ferme. Le manuscrit de l'Histoire des Musulmans d'Espagne, qui parut en 1861, fut relu au préalable par M. Defrémery et je me rappelle encore quelle satisfaction Dozy éprouvait à me montrer, quand il

recevait une feuille de Paris, qu'elle ne portait presque pas d'observations. Et vraiment, comme le remarque un compte-rendu du *Gids* 1), n'était le retour des mêmes expressions qui montre que l'auteur ne se sert pas de sa langue maternelle, nul ne pourrait prétendre que le style et la langue ne sont pas bel et bon du français. Telle était d'ailleurs aussi l'opinion de M. ERNEST RENAN et nul de nous ne songera à récuser ce témoin.

L'autre conseil, Dozy a su également en faire fruit. Quand, dix ans plus tard, les matériaux de la deuxième partie des *Recherches* se trouvèrent prêts, la première partie était presque épuisée en librairie. La lutte contre Conde et tutti quanti avait atteint son but: l'Espagne elle-même avait reconnu la victoire de Dozy et il avait reçu l'hommage tant de l'*Academia de la Historia* de Madrid, qui l'élut membre correspondant le 15 mars 1851, que du gouvernement, qui le nomma le 22 février 1853 commandeur de l'ordre de Charles III. C'est pourquoi la nouvelle édition ne reprit de la première que ce qui avait une valeur définitive. En outre, depuis l'avertissement de M. Defrémery, Dozy s'est généralement appliqué à modérer sa critique. Mais je reviendrai plus tard là-dessus.

L'année 1851 devait apporter un grand changement dans son existence. Dozy n'avait pas cessé d'être *Adjutor Interpretis legati Warneriani* au traitement de 800 florins et rien ne l'autorisait à espérer une chaire de langues sémitiques soit à Leide, soit ailleurs. Au commencement de l'année précédente, PEERLKAMP avait obtenu l'éméritat et on n'avait trouvé personne dont les titres à la chaire d'histoire s'imposassent. THORBECKE et BAKE tenaient Dozy en haute estime; ses articles sur la littérature castillane les avaient séduits et leur avaient fait concevoir une opinion très-favorable de ses aptitudes pour les recherches historiques. Le jugeant fait pour remplir la tâche en question, ils le recommandèrent au printemps de 1849 aux curateurs comme successeur de Peerlkamp. Ceux-ci firent quelque difficulté, craignant de détourner Dozy de sa voie. Les choses en étaient là

1) Par le Dr. F. J. HALBERTSMA, *Gids* 1852.

quand Thorbecke devint ministre et fit prévaloir son opinion. L'arrêté royal qui nommait Dozy parut le 2 janvier 1850.

Cette nomination n'était pas pour lui un pis-aller: elle le faisait, au contraire, arriver au comble de ses vœux. »Moi-même" écrivait-il à M. de Vries, » je préférerais ce cercle d'action, qui embrasse » l'histoire du moyen-âge et des temps modernes, à une chaire » de langues orientales. Dans ces derniers temps, je m'étais telle- » ment tourné vers l'histoire que j'en étais venu à croire que » c'est là ma véritable vocation. Et quand j'ai su qu'un historien » de la valeur de Thorbecke pensait que je réunis les principales » conditions, telles que les vues d'ensemble et le tact historique, » j'ai fait de plus en plus de progrès dans cette idée. La consé- » quence, c'est que j'ai fini par désirer avec ardeur être débar- » rassé de l'obligation de dresser des catalogues et d'épiloguer sur » des détails de philologie pour me vouer entièrement à l'étude » et à l'explication des faits. La lecture de beaucoup d'ouvrages, » de ceux surtout d'Augustin Thierry, m'a amené à regarder » l'histoire de l'Orient d'un tout autre oeil qu'auparavant et m'a » montré que, dans ce domaine, et l'histoire et l'historiographie » restent encore à créer. Mais allez donc faire quelque chose de » grand lorsqu' il vous faut enseigner l'alphabet aux jeunes étu- » diants et que vous êtes toujours ramené terre-à-terre quand il » faudrait pouvoir jeter librement vos regards autour de vous sur » de vastes horizons."

Quand enfin la nomination sortit, il se trouva que Dozy ne pouvait s'en réjouir: il perdit, en effet, presque le même jour, son fils Théodore, charmant enfant de quatre ans et demi. A son ami de Vries, établi à Groningue, qui venait de faire suivre une lettre de félicitations d'une lettre de condoléance, il répondait en ces termes: »Ce que j'ai éprouvé, ce que j'ai souffert, je ne vous » en dirai rien: non jubes renovare dolorem. J'ai bien » assez de peine déjà à tenir bon et à lutter contre une sombre » mélancolie. Ma nomination, qui, en d'autres circonstances, » m'aurait fait tant de plaisir, me pèse maintenant au delà de » toute expression. C'est qu'elle m'impose de nouveaux devoirs: » elle m'oblige à faire appel à toutes mes forces et, des forces,

» je n'en ai plus. — C'est égal, ajoute-t-il en terminant, il faut
 » que je me domine et je veux faire mon possible. La science,
 » elle aussi, doit me venir en aide, tout autant que l'amour et
 » l'amitié.”

Ce n'est pas en vain qu'il invoquait ces puissants consolateurs. Le 9 mars, il put inaugurer son enseignement par un discours sur l'influence favorable que les révolutions de la France depuis 1789 ont exercée sur l'étude de l'histoire du Moyen-âge. Il parla hollandais, à la grande indignation des curateurs, qui ne pouvaient se résigner à cette violation de la coutume antique, bien que Dozy leur eût démontré que l'article 66 de l'arrêté organique ne s'appliquait pas à lui qui, comme professeur extraordinaire, n'avait pas droit de séance à la Faculté. Mais quand il eut fini et que Bake eut déclaré qu'il ne voyait pas moyen de traduire un tel discours en un latin supportable, il n'y eut plus d'objections et il alla de soi que Dozy continuerait à se servir pour ses cours de sa langue maternelle.

Nul ne doutait que Dozy n'eût toute espèce de droit aux fonctions de professeur d'université, et nul n'aurait cru nécessaire qu'on ne lui donnât que le titre d'extraordinaire, qui signifie » mêmes charges mais sans les mêmes avantages” et qu'il a conservé jusqu'en 1857. Mais plus d'un de ses amis déplorait de lui voir accepter cette place, précisément pour les motifs qui, naguère, avaient fait hésiter les curateurs à proposer sa nomination. L'issue a montré que la nouvelle direction qu'il dut prendre dès lors n'a eu que des avantages pour ses études spéciales; en effet, elle a agrandi son horizon, lui a rendu plus claires les lois qui s'imposent à quiconque écrit l'histoire et est ainsi devenue pour son *Histoire des Musulmans d'Espagne* une préparation que rien n'aurait pu remplacer. Il est vrai que, la première année, il dut donner presque tout son temps à ses nouvelles fonctions ¹⁾;

1) En avril, il écrivait à M. de Vries: „Aux grandes vacances, j'espère me mettre „au suédois et à l'islandais (j'ai appris un peu de danois, assez pour lire sans „peine les ouvrages historiques); car j'ai l'intention de traiter l'an prochain l'his- „toire des Normands dans les différentes parties de l'Europe.”

mais ses vastes lectures et sa mémoire prodigieuse lui facilitèrent la tâche. Se sentant chez lui dans tous les domaines de l'histoire du moyen-âge et des temps modernes, il n'avait qu'à compléter, qu'à achever l'édifice. Il tira aussi profit pour son travail de la méthode qu'il adopta pour son enseignement comme pour son Histoire et qu'il a décrite de la façon suivante dans la préface de ce livre: »Je me suis efforcé de présenter dans le plus grand détail les circonstances qui me semblaient caractériser le mieux les époques que je traitais, et je n'ai pas craint d'entretenir parfois aux drames de la vie publique les faits intimes; car je suis de ceux qui pensent que souvent on oublie trop ces couleurs passagères, ces accessoires curieux, ces minuties de mœurs sans lesquelles la grande histoire est pâle et sans saveur." Chaque année il choisissait une autre période et il la traitait avec ses élèves comme on vient de le voir, dans l'espérance de leur donner une idée claire de l'époque et de leur inspirer ainsi le goût des études historiques.

Nous devons à ces travaux préparatoires différents articles remarquables publiés dans le *Gids*. En voici l'énumération: les chansons de geste de GUILLAUME d'Orange (1854); la Russie au XVII^e siècle (1856); l'Espagne sous CHARLES III (1858); la position prise par l'Autriche et l'Espagne à l'égard de la révolution française (1861); GEORGES FORSTER (1863); la folie du TASSE (1864); la misère en France sous LOUIS XIV (1865); le voyage de KELLER en Espagne (même année); Etudes sur les États-Unis (de 1870 à 1872). Dans une bonne nécrologie que le *Handelsblad* a publiée le 13 mai, l'auteur, qui parle du maître avec une chaleureuse admiration, exprime le vœu que ces belles dissertations soient réunies en un faisceau pour être rééditées en un volume. Ce désir, d'autres encore l'éprouvent, je pense, comme moi. Pour être complet, il faudrait y ajouter un article sur l'histoire de BONIFACE VIII par DRUMANN, qui parut dans le numéro de décembre 1852 de l'*Athenaeum* français, et un morceau publié dans le *Historische Zeitschrift* de SYBEL (IX, p. 83—104) sur »l'Espagne et la Révolution française."

Ces travaux étrangers à l'histoire de l'Espagne musulmane et

à la littérature arabe ne lui faisaient pourtant pas négliger ses études principales. En 1851 parurent, comme je l'ai déjà dit, les deux volumes du Catalogue des manuscrits. C'est à ce moment qu'il transmit sa charge d'Adjutor à M. KUENEN, qu'il avait rendu apte à le remplacer en faisant pour lui seul des cours spéciaux. La même année il donna la dernière livraison des *Ouvrages Arabes*. Bien que cette collection dût encore comprendre un autre volume, Dozy se décida à ne pas le publier, pour le motif qu'il indique à M. de Vries : » Ces travaux me mènent » trop loin et je renonce dès maintenant à éditer encore *ex pro-* » *fesso*. Il est grand temps que je réunisse mes nombreux ma- » tériaux et que je traite l'histoire de l'Espagne comme je pense » qu'il faut la traiter. Je commencerai par l'histoire des Benou- » Abbâd, que je prépare depuis huit ou neuf ans. Je me réjouis » beaucoup maintenant de m'être borné jusqu'à ce jour à éditer » et à interpréter les sources et de ne pas avoir écrit à une épo- » que où je n'avais encore de l'histoire arabe qu'une idée bien » défectueuse."

Si bien prise que fût sa résolution, il ne put s'empêcher d'y déroger dès 1852, au moment même où paraissait la deuxième partie des *Abbâdides*. Il s'était laissé tenter par l'idée de donner au public l'introduction que MAKKARI a mise en tête de la vie d'Ibno 'l-Khatib¹⁾ et qui est une mine inépuisable pour l'histoire et la littérature. Grâce à son initiative, MM. WRIGHT, KREHL et DUGAT s'associèrent cette année avec lui pour constituer et éditer le texte de cette introduction, chacun pour un quart. Des souscriptions en nombre suffisant, dues surtout à nos compatriotes et à notre gouvernement, ayant rendu l'entreprise possible, l'ouvrage parut de 1855 à 1859 sous le titre d'*Analecetes sur l'histoire et la littérature des Arabes d'Espagne*. Il comprend deux volumes in-quarto, d'environ 900 pages chacun, une introduction que M. Dugat y ajouta en 1860, des tables et une liste de corrections, dues en partie à M. Fleischer. Si l'on veut bien se rendre compte que Dozy transcrivit pour sa

1) Homme d'état et savant célèbre, qui vivait à Grenade au XIV^e siècle.

section, parue en 1858, environ 400 pages in-quarto, qu'il lui fallut collationner sa copie avec différents manuscrits tant de l'ouvrage lui-même que des sources utilisées par Makkari et qu'il réussit à constituer un texte soigné en dépit des difficultés assez grandes qu'il présente souvent, on aura peine à concevoir comment il eut le courage d'entreprendre cette tâche malgré toutes ses autres occupations. Car il ne les négligea pas et il ne cessa point pendant tout ce temps de travailler au grand ouvrage qui devait renfermer le fruit de ses longues et infatigables recherches et dont il allait faire un monument de talent et de goût.

J'étais à cette époque son élève. Pendant mes deux premières années d'université, j'avais appris l'arabe chez JUYNBOLL; mais mon professeur me donna alors le conseil de m'adresser à Dozy pour continuer mes études sous sa direction. Il y avait longtemps que je le désirais; ce que j'avais entendu raconter à mon ami ENGELMANN, qui travaillait depuis deux ans avec M. DE HARTOG sous Dozy, suffisait pour me le faire souhaiter avec ardeur. Aussi fus-je charmé du conseil de Juynboll et je n'en aimai que davantage cet homme, qui a eu toute sa vie les soins d'un père pour moi. Mais je sentais bien qu'il me restait à mériter le bon vouloir de Dozy. Je ne crois pas avoir jamais autant travaillé l'été que cette année. Enfin, en septembre 1856, je risquai ma demande. La réponse n'eut rien d'encourageant. »Je le fais pour »Engelmann et de Hartog, c'est vrai, mais je n'ai plus de temps »à perdre; quant à suivre mes cours avec eux, naturellement, »vous ne le pourriez pas." Je lui énumérai alors mes travaux; je lui dis que j'avais étudié entièrement plusieurs de ses livres, outre la *Chrestomathie* de DE SACY; que j'avais lu avec soin plus de la moitié des *Mille et une nuits*; je concluais en le priant de bien vouloir me mettre à l'épreuve. »Eh bien! montez!" Puis il prit sans rien dire des volumes dans sa bibliothèque et me présenta quelques passages. Ce fut ville gagnée et le ton du maître s'en ressentit. Il me donna beaucoup de conseils sur la manière dont j'aurais à m'occuper jusqu'au moment où notre cours commencerait et, tout heureux, je retournai

chez moi, me félicitant de pouvoir me dire l'élève de Dozy.

On me pardonnera d'avoir retracé cet épisode intime: si je l'ai rapporté, c'est que Dozy lui-même se plaisait à le rappeler, parce qu'il forme un contraste bien tranché avec la cordialité qui, depuis, a régné dans nos rapports. Chaque semaine nous passions une heure et demie chez lui, généralement à déchiffrer des manuscrits. Outre d'autres travaux, nous avons étudié sous sa direction tous les textes qu'il avait utilisés pour la première partie des *Musulmans d'Espagne*; de temps à autre il nous lisait de courts fragments de son travail et c'est ainsi que sa leçon lui donnait l'occasion de revoir son oeuvre. Chez un tel maître, il y avait rude labeur; cela va de soi. Et tous trois nous mettions notre gloire à ce que jamais examen ne pût nous faire manquer un de ses cours ou nous empêcher de nous préparer avec le même soin qu'à l'ordinaire. Dozy supportait la contradiction de notre part; bien mieux, il prenait plaisir à nous voir essayer de soutenir notre idée, à condition, bien entendu, de ne pas dire d'absurdités. C'est là ce qui a rendu si facile la transformation de nos rapports d'élève à maître en relations d'amitié: car, dès l'abord, il avait régné entre nous autant de liberté que de franchise; et, par contre, le respect que nous avons éprouvé comme étudiants, nous ne le perdîmes jamais, pas même quand l'amitié eut établi entre nous une grande intimité.

Les circonstances ont voulu que, seul des trois, j'aie persévéré. M. de Hartog, actuellement professeur de droit public à l'Université d'Amsterdam, abandonna les études orientales pour le droit. Quant à Engelmann, après avoir pris ses grades en 1858, il ne put pas prolonger son séjour à Leide; quelques années après, il renonça, lui aussi, à l'arabe pour s'occuper de malais et de javanais. Depuis lors Dozy n'a plus formé d'élève au sens propre du mot. Quand Juynboll mourut en 1862, on le chargea provisoirement de l'enseignement élémentaire de l'arabe, du syriaque et du chaldéen. Mais aucun de ses auditeurs n'a poussé ses études plus loin, sauf M. L. W. C. VAN DEN BERG, qui avait déjà fait quelques progrès en arabe quand je succédai en 1866 à Dozy.

Mais il nous faut revenir sur nos pas. En 1861 avait paru l'*Histoire des Musulmans d'Espagne*, en quatre volumes. Le premier, intitulé *les guerres civiles*, esquisse à grands traits le caractère des Arabes, ainsi que l'origine des rivalités sanglantes des tribus et des guerres civiles qui, commencées en orient, se continuèrent en occident. Le deuxième, *les Chrétiens et les Renégats*, dépeint l'Espagne au temps des Romains et des Goths, raconte la conquête et retrace la première période de la domination arabe. Le troisième, qui porte pour titre *le Califat*, donne l'histoire de l'Espagne sous la dynastie des Omayyades. Enfin, le dernier volume, consacré aux *Petits souverains*, expose les destinées de toutes ces faibles principautés nées des débris du califat et les poursuit jusqu'à la conquête de l'Espagne par les Almoravides.

Une biographie de Dozy doit paraître incomplète si elle ne s'arrête longuement à cette oeuvre capitale, qui, écrite en hollandais, aurait été une des gloires de notre littérature nationale et qui a mis son auteur au rang des plus grands historiens. Il faut pourtant que je m'abstienne de traiter ce sujet, non seulement parce que le plan de cette biographie ne me permet pas de le faire avec tous les développements indispensables, mais aussi parce que je puis renvoyer à l'excellent compte-rendu que notre collègue, le professeur VETU a publié dans le *Gids* de 1863 (II, p. 411—462). Dans cet article, il montre en détail quel labeur, quel goût, quel art exercé il a fallu pour produire une telle création. Et ce mot de création ne dit pas trop. Car tout ce qu'on avait écrit avant lui sur cette partie de l'histoire, il dut en faire table rase; au prix de peines sans nombre, il avait rassemblé les matériaux du monument; il lui avait fallu beaucoup méditer pour choisir au milieu de ces pierres accumulées à perte de vue celles qui convenaient au style de l'édifice et qui contribueraient à former un élégant ensemble. Et comme il avait bien su se dominer pour écarter tel ou tel détail, qui lui avait parfois coûté des semaines de labeur! Car il ne voulait rien laisser deviner au lecteur de l'effort qu'il avait dû faire pour préparer ses récits entraînants. Quant au plan, il était

l'objet de critiques que je ne voudrais, pour ma part, ni faire miennes ni rejeter, car il y a là, jusqu'à un certain point, une question de goût. Mais ce qui est incontestable, c'est que le plan conçu par Dozy est la parfaite expression de ses vues personnelles, qu'il répond en tout point à son genre de talent, enfin, qu'il l'a réalisé de façon à n'avoir plus de maître au-dessus de lui.

En 1874 on fit sous la direction du Dr. W. W. comte von BAUDISSIN une traduction allemande de l'Histoire; cette traduction a été revue par Dozy et enrichie par lui de quelques corrections, qu'on a aussi tirées à part pour ceux qui possèdent le texte français.

L'un des motifs qui avaient décidé M. Veth à écrire dans le *Gids* l'article en question, c'est qu'il espérait ainsi procurer à l'oeuvre un plus grand public en Hollande. »Il est bien regrettable,» disait-il, »que les personnes qui, dans notre pays, lisent des ouvrages historiques sérieux soient vraiment si peu nombreuses; mais je suis intimement convaincu qu'en employant le français pour son livre, M. Dozy a encore considérablement diminué ce maigre public.» Et le critique n'attribuait pas seulement ce fâcheux résultat aux difficultés que l'emploi d'une langue étrangère crée au lecteur, mais aussi à cette circonstance qu'en abandonnant sa langue maternelle l'auteur avait froissé le sentiment national.

Dozy eut bientôt l'occasion de nous dédommager en enrichissant notre littérature d'un excellent livre. A la demande de M. KRUSEMAN de Harlem, il se chargea d'écrire l'histoire de l'Islamisme pour sa collection des Principales religions du monde. Dozy eut relativement peu de peine à la composer. Les matériaux étaient prêts en grande partie, quoique disséminés dans différents ouvrages; d'autre part, comme son exposé ne s'adressait pas aux savants, mais au grand public, il ne fallait de nouvelles recherches que pour quelques questions. Il parut en 1863 et la preuve du bon accueil qu'il reçut en Hollande, c'est qu'on l'a réimprimé en 1880. M. V. CHAUVIN, professeur à l'université de Liège, l'a traduit en français. On s'accorde géné-

ralement à considérer cette histoire comme le meilleur traité qu'il y ait encore sur la matière.

Au cours de ce travail, Dozy rencontra une question au sujet de laquelle il ne put se résigner à répéter superficiellement ce que ses prédécesseurs avaient dit avant lui. Comme rien de ce qu'on avait admis jusqu'alors pour la religion primitive des Arabes et l'origine de l'islamisme ne parvenait à le satisfaire, il crut devoir reprendre la difficulté à nouveau. Le résultat qu'il obtint, et qui l'étonnait lui-même, ne put être consigné dans l'histoire de l'islamisme, parce que les preuves eussent demandé trop de développements et exigé un appareil scientifique qui n'aurait pas été à sa place. Aussi, tout en faisant ses réserves, promit-il dans le premier chapitre de son livre d'écrire une dissertation spéciale sur cet important sujet. Il tint parole et publia en 1864 les Israélites à la Mecque.

De tous ses ouvrages, c'est celui dont Dozy s'est promis le plus, celui qui lui a causé le plus de déceptions. Je me rappelle encore le billet enthousiaste qu'il m'écrivait pour m'annoncer ses découvertes; à l'en croire, elles devaient faire oublier même le Cid. J'ai assisté à la genèse du livre: chaque jour, pour ainsi dire, apportait du nouveau; partout s'ouvraient de nouveaux horizons; une énigme après l'autre trouvait sa solution. Il me fallait aider et apporter des matériaux: confiance qui me flattait singulièrement. J'attendais la publication avec une sorte d'anxiété; mais, quand le travail parut, il dépassa tout ce que j'avais pu imaginer. J'en fus à tel point enchanté que je dus absolument exprimer mon admiration; j'en rendis compte dans le numéro de mai du *Gids* et, sans presque faire de réserves, j'annonçai qu'il inaugurerait une ère nouvelle pour l'étude de l'histoire d'Israël. Comme je le prédisais dans mon article, l'ouvrage provoqua des sentiments de surprise, d'admiration, d'indignation. Pour les uns, c'était une autre révélation; ailleurs, on le regardait comme un monstrueux composé de violentes hypothèses; mais nulle part on ne soumit l'ensemble du système à un examen calme qui eût permis d'en mesurer la valeur et ce n'est pour ainsi dire que chez nous qu'on l'a fait pour quelques parties. La faute en est

toute entière à la forme. Dozy aurait dû adopter celle d'un exposé absolument scientifique, n'avancer que pas à pas et en fournissant preuve de tout, discuter avec prudence chaque donnée et ne venir qu'à la fin avec ses conclusions. Au lieu de cela, il avait préféré prendre pour point de départ les résultats les plus extrêmes de ses recherches, ainsi que les déductions ingénieuses qu'il se croyait en droit d'en tirer, parce qu'il voulait écrire un livre qui fût d'une lecture agréable, même pour d'autres que les gens du métier. J'ai dit cela dans la suite à Dozy lui-même, et il m'avoua que j'avais raison. La question principale, celle de savoir si la fête de la Mecque a une origine israélite est encore pendante. Que cette fête ne constitue pas une commémoration de la conquête du pays de Canaan; qu'au contraire, s'il y a un rapport évident entre le récit de Josué et les cérémonies traditionnelles, il faille plutôt admettre une influence de ces cérémonies sur le récit, c'est ce que Dozy avait fini lui-même par ne plus contester. Il n'y a pas à douter qu'on ne reprenne la question principale aussitôt que nous aurons la clef des inscriptions de la Mecque et de ses environs et que nous pourrions comprendre avec certitude celle du makâm Ibrahim. Alors, mais alors seulement, on pourra rendre un arrêt définitif sur les Israélites à la Mecque. Mais, quel qu'il puisse être, la dissertation de Dozy ne cessera pas de constituer un modèle remarquable par le talent de combiner et la perspicacité qu'il y a déployés, par l'art magistral avec lequel il a rapproché les données et par l'éclat de son style.

Peu de temps après on en fit une traduction allemande sous la direction de l'auteur.

Avant même de commencer l'histoire de l'islamisme, Dozy avait formé un nouveau projet qui le ramena à ses études arabes et qu'il exécuta quand il eut achevé les Israélites à la Mecque. Le grand ouvrage géographique d'ÉDRISI, connu sous le nom de LIVRE DE ROGER, parce qu'il avait été écrit sur l'ordre de ce prince au milieu du XII^e siècle, n'a été accessible au public jusqu'en 1836 que par un maigre extrait imprimé à Rome en 1592 et par la traduction qu'on en fit paraître en 1619

sous le titre étrange de *Geographus Nubiensis*¹⁾. De 1836 à 1840, JAUBERT fit connaître l'ouvrage tout entier en le traduisant en français; mais ce travail laisse beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude et, dans bien des cas, ne mérite aucune confiance. En 1861 il s'établit une entente entre quelques arabisants, dans le but de publier le texte avec une meilleure traduction. DOZY devait traiter l'Europe; DEFREMERY, l'Asie orientale; ENGELMANN, l'Asie occidentale; moi-même, l'Afrique. Nous fîmes à Leide une copie d'après les deux manuscrits de Paris et je fus chargé de collationner ceux d'Oxford. Tout était achevé dans la mesure du possible quand des circonstances qu'il serait oiseux de rapporter firent échouer notre entreprise. Il en resta cependant quelque chose et, en 1866, Dozy et moi nous donnâmes en collaboration la *Description de l'Afrique et de l'Espagne*; cette publication comprenait le texte, une traduction et un glossaire détaillé fait par nous deux, mais rédigé par Dozy seul.

Ce travail ranima tout-à-fait chez lui son ancien goût pour les recherches lexicologiques. En 1867, sur le conseil de son ami de Vries, il fit paraître sous le titre d'*Oosterlingen* une liste explicative des mots néerlandais empruntés à l'arabe, à l'hébreu au chaldéen, au persan et au ture.

Les *Oosterlingen* furent le précurseur d'un autre ouvrage plus considérable, qui vit le jour en 1869. Engelmann avait donné en 1861 un *Glossaire des mots espagnols et portugais empruntés à l'arabe*, qui avait reçu partout un accueil très favorable et dont l'édition s'était épuisée en peu de temps. Occupé d'autres études aux Indes, il n'était pas en état de se remettre à en préparer une nouvelle édition. Dozy s'en chargea: sous ses mains l'ouvrage reçut de nombreuses améliorations et prit, en outre, un tel développement que le nombre des pages s'éleva au quadruple. Rien ne pouvait être plus flatteur pour le disciple que de voir son maître adopter ses principes pour compléter l'oeuvre. C'est donc à bon droit qu'il faut

1) Comp. la note de Quatremère citée dans l'Introduction de la *Description de l'Afrique et de l'Espagne*, p. VI.

lui attribuer une part dans l'importante distinction que l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres accorda au travail complété en l'honorant du prix Volney, que les programmes destinaient au meilleur ouvrage linguistique paru en 1869 ¹⁾. Malheureusement Engelmann était mort le 17 décembre 1868 et il ne lui a pas été donné de se réjouir de ce succès.

Dozy avait entrepris cette publication alors qu'il s'occupait du travail même qui avait donné à Engelmann l'idée de composer son glossaire; ce travail qu'Engelmann avait achevé en grande partie lors de son départ pour les Indes, mais auquel il avait ensuite renoncé pour toujours, était une édition critique du *Vocabulista aravigo* de PEDRO D'ALCALA, qui était devenu extrêmement rare. Dozy qui s'en était déjà occupé quelques années auparavant avait fini par en charger son élève quand il dut se consacrer exclusivement à ses recherches historiques. En revenant à ses anciennes études, il avait repris le *vocabulista*; mais, quand il l'eut presque terminé, il se décida à ne pas le publier. Voici ce qu'il dit à ce sujet dans une note ajoutée à la préface qu'Engelmann avait mise en tête de la première édition: »Au lieu de me borner à donner »une nouvelle édition d'Alcala, je crois mieux faire de publier »toutes mes notes lexicographiques, qui formeront un supplément »aux dictionnaires arabes et qui concerneront principalement »le dialecte de l'Espagne et celui du nord de l'Afrique. Je ne »puis pas encore préciser l'époque où ce travail verra le jour, »car il me reste plusieurs livres à dépouiller; mais j'y consacre »tout le temps que j'ai à ma disposition.»

Je me rappelle encore fort bien quand ce projet fut conçu. Dozy avait subi pendant l'hiver de l'année 1864 une grave attaque de pleurésie. Quoique heureusement rétabli, il eut une rechûte deux ans après et il y vit un sérieux avertissement d'avoir à songer à la fragilité de la vie humaine; aussi prit-il la résolution de se mettre avant tout, quand il serait guéri, à rassembler et à classer le fruit des travaux lexicographiques

1) Comptes-Rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, 1869, séance du 16 juillet (V. p. 141).

qu'il avait poursuivis de longues années. Il ne se dissimulait pourtant pas qu'il ne pouvait prétendre que ses notes fussent complètes sous aucun rapport. Non seulement il lui restait beaucoup de textes d'auteurs arabes de l'Espagne à dépouiller complètement, mais il n'avait presque pas puisé encore à plus d'une source importante, telle que d'Alcala, par exemple. Ce qui avait paru au premier abord n'être qu'un projet facile à exécuter en quelques années prenait donc de bien plus vastes proportions; il n'y avait d'ailleurs que les entreprises grandioses qui pussent satisfaire le maître. Rétabli, il se mit immédiatement à l'oeuvre. Il employa six années presque exclusivement à recueillir des matériaux; puis, en 1873, il put se mettre à rédiger et, après un long labeur, ce beau monument se trouva achevé en 1881.

A peine Dozy avait-il mis la dernière main au *Glossaire* qu'il eut à remplir une tâche bien différente: celle de prononcer un discours solennel en sa qualité de Recteur magnifique sortant (février 1869). Fidèle cette fois à la tradition, il employa la langue latine. Voici le titre du discours: *De causis cur Mohammedanorum cultura et humanitas prae ea quae Christianorum est imminuta et corrupta sit*. C'était un éloquent avertissement d'avoir à veiller à ce que les causes qui avaient fait tomber si bas les peuples orientaux, supérieurs jadis à ceux de l'occident sous tous les rapports, ne vinssent pas exercer chez nous aussi leur influence délétère. En terminant ce plaidoyer pour le libre et naturel développement des peuples contre ses éternels ennemis, l'oppression cléricale, la servile adoration de la lettre d'écritures sacrées et l'étroitesse de l'esprit, il s'écriait: »Tous, tant que nous sommes, qui aimons la
 » lumière et la vérité, qui voulons une science dégagée des chaînes
 » du cléricanisme et complètement libre, empêchons de toutes nos
 » forces et la main dans la main qu'un si grand malheur ne vienne
 » atteindre notre patrie et notre civilisation. Que si, par hasard,
 » nous devons voir grandir encore le nombre de ceux qui, séduits
 » par une honteuse ambition, abandonnent la bonne cause pour
 » passer à l'ennemi; que si, par malheur, on en était réduit aux
 » dernières extrémités et que — ce qu'à Dieu ne plaise — les

»ténèbres, dont la puissance a visiblement augmenté ces dernières années, dussent parvenir à chasser tout-à-fait la lumière; nous conjurons la postérité de témoigner un jour qu'il s'est trouvé une poignée d'hommes, qui, résistant avec courage toujours au plus fort du combat, au moment du plus pressant danger a tenu bien haut le drapeau de la civilisation; qu'elle proclame que cette poignée, ç'a été le corps enseignant de l'université de Leide." Ce discours fit une profonde impression. L'un des assistants, qui l'entendait parler pour la première fois, m'avoua un autre jour qu'il ignorait que Dozy fût un si grand homme.

Dozy suspendit en 1870 l'élaboration du Supplément pour se livrer à un travail critique sur le texte de Makkari, parce que FLEISCHER venait de publier des corrections relatives à cet ouvrage. Ce fut là la cause d'une mésintelligence qui devait malheureusement troubler pour de longues années l'amitié de ces deux grands hommes. Le célèbre professeur de Leipzig avait depuis longtemps l'habitude de lire avec soin les principaux textes qu'on publiait et de communiquer aux éditeurs ses remarques et ses corrections. Il l'avait fait aussi pour le texte de Makkari, dont la cinquième livraison, parue en 1861, renferme dans les Additions et corrections beaucoup d'observations acceptées par les éditeurs et signées FLEISCHER. La préface contient quelques mots à l'adresse de Fleischer pour le remercier d'avoir consacré à Makkari un temps précieux, dérobé à ses propres études, mais qui, du reste, ne serait pas perdu pour la science. Fleischer toutefois, ainsi qu'il résulte de la préface de la première partie de ses corrections, parue en 1867, n'était pas content de la manière dont on avait traité ses remarques: pour la plupart d'entre elles, on avait supprimé les motifs dont il les appuyait: plusieurs étaient données sans son nom, parce que les éditeurs les considéraient comme des corrections de simples fautes d'impression ou comme des changements sans importance; une partie, enfin, avait été tout-à-fait passée sous silence. Pour presque toutes ces dernières, un nouvel examen avait donné à Fleischer la conviction qu'on avait eu tort de les omettre: d'autre part, en relisant

le texte et en le collationnant avec quelques sources que les éditeurs n'avaient que peu ou point consultées, il avait pu augmenter sensiblement la liste de ses corrections. C'est ce qui le décida à en faire une publication spéciale. Dozy avait entretenu avec Fleischer une correspondance suivie au sujet des améliorations proposées pour la partie éditée par lui. Fleischer eut l'imprudence de traiter les lettres de Dozy comme si elles étaient imprimées et qu'elles continssent son dernier mot, ne songeant pas, comme Dozy eut plus tard l'occasion de le lui rappeler, que dix ans dans la vie d'un homme, surtout lorsqu'il fait travailler son intelligence, comptent plus qu'un siècle dans la durée d'une société. Dozy se sentit profondément atteint. Il avait avancé dans ses lettres plus d'une opinion qu'il se serait empressé d'abandonner s'il l'avait soumise à de plus mûres réflexions, alors surtout qu'il avait dix années d'étude de plus: et ces opinions, on les donnait comme étant son dernier mot, on les réfutait. Il y vit une intention et comme il voulait justifier pourquoi il avait rejeté plus d'une des corrections de Fleischer, comme d'autre part, il était parvenu depuis à trouver la solution de beaucoup de difficultés, il se décida à écrire sa Lettre à M. Fleischer contenant des remarques critiques et explicatives sur le texte d'al-Makkari.

L'ignorance, surtout s'il s'y joint de l'arrogance, a eu de tout temps le privilège d'exaspérer Dozy. Malgré cela, il ne faisait que rarement connaître ses sentiments, et, moins que jamais, dans les dernières années. Mais, une fois qu'il s'y mettait, sa critique ressemblait à une épée sans merci, quoique toujours maniée avec courtoisie. Il était devenu à la longue de plus en plus indulgent, pour les oeuvres des débutants surtout. Un jeune professeur allemand, qui, dans le compte-rendu d'une édition de Dozy, s'était mis en tête de corriger quelques passages qui n'avaient pas besoin de corrections, s'attira une lettre à laquelle il répondit quand Dozy était à son lit de mort. »Noch nie,» disait-il »hat jemand mir meine Unverschämtheit so zart und schmerzlich eingerieben wie Sie.» Ces mots sont caractéristiques, car telle était souvent la critique de Dozy. Non pas toujours cepen-

dant. Parfois il ne pouvait retenir sa verve satirique et, alors, il infligeait de graves blessures, surtout quand son adversaire était de taille à se mesurer avec lui. Voyez, par exemple, sa lettre à Fleischer, champion redoutable, qui l'emporte sur lui par sa connaissance de la langue, mais sur qui Dozy avait à coup sûr l'avantage de mieux connaître les choses mêmes et peut-être aussi celui d'avoir fait des lectures plus variées. Quoiqu'il en soit, l'ouvrage de Dozy est un chef-d'œuvre de critique.

Il s'est écoulé de longues années avant qu'on réussit à réconcilier ces deux nobles antagonistes; mais, alors, les anciennes relations d'amitié se rétablirent complètement. C'est ainsi que les remarques de Fleischer sur le premier quart du Supplément ont été soumises à Dozy avant qu'elles parussent.

En 1873 Dozy publia un *Calendrier de Cordoue* de l'an 961 d'après un manuscrit de Paris, dont le texte était écrit en caractères hébreux et accompagné d'une ancienne paraphrase latine qui avait déjà été imprimée autrefois. Dans un mémoire inséré au volume de l'année 1866 du *Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft*, il avait eu à rechercher quel est l'auteur de ce calendrier; mais il n'était point parvenu à trancher la question avec certitude. A ce propos il avait constaté que le livre n'était pas dénué d'intérêt au point de vue lexicographique et c'est ainsi qu'il se vit amené à le préparer pour l'impression.

Ces deux écrits, la Lettre et le Calendrier sont donc du nombre de ses travaux préparatoires pour le Supplément. Il faut ranger dans la même catégorie une étude très complète sur la traduction des *Prolégomènes* d'Ibn Khaldoun par de Slane; ce travail, publié dans le *Journal asiatique* de 1869, est aussi un chef-d'œuvre de critique.

Dès cette époque Dozy comprit qu'il devait consacrer tout son temps à son grand ouvrage. Depuis sa rechûte de pleurésie, sa santé était devenue plus délicate. Bien qu'il ne parût pas y avoir pour ses parents et ses amis de raisons de s'inquiéter, il pensait à part lui qu'il était temps de cesser les travaux préliminaires et de se mettre à rédiger.

Le 9 mars 1875 devait être pour Dozy l'un des plus beaux

jours de sa vie. C'était à cette date que, vingt-cinq ans auparavant, il avait inauguré ses fonctions universitaires. Ses amis et ses élèves s'empressèrent de saisir cette occasion pour montrer à leur ami, leur maître vénéré combien ils l'aimaient et l'honoraient. Ils y réussirent: Dozy fut touché de la cordialité sincère qu'on mit à le célébrer et ce jour fut pour lui un vrai jour de fête. Plus que personne au monde; il avait bien le droit de se montrer satisfait en jetant un regard en arrière sur le chemin qu'il avait parcouru. Sa carrière de professeur d'histoire avait été brillante. Ses leçons étaient toujours suivies avec ardeur et tenues en très-haute estime. Comme le dit un de ses admirateurs dans le *Gids*¹⁾, on accourait pour venir goûter un cours de Dozy comme on aurait dégusté un mets raffiné. Qu'avec tout cela il n'eût pas formé un disciple auquel il pourrait, comme le prophète, jeter un jour son manteau, c'était incontestablement une ombre au tableau; mais il n'y avait pas de sa faute, ainsi que le montre une lettre intime qu'il écrivait quelques années auparavant à son ami de Vries: »Cela tient, dirait-on, à notre génie national; THORBECKE l'a dit avec autant d'énergie que de vérité: nous sommes grands dans les détails; des conjectures, parlez-moi de cela! Mais ces épilucheurs de mots, qui s'exténuent sur une particule, je n'en puis rien faire pour l'histoire, qui, pour première condition, exige la richesse des idées.» Mais comme historien, comme arabisant, il avait accompli des choses presque incroyables. Quelques années auparavant, DUGAT avait pu dire de lui dans une biographie: »Certes, voilà une vie bien remplie, » sans compter ce que l'avenir attend encore de lui; car il est à un » âge où il peut dire: quand j'étais jeune, il y a trois jours de cela. » Il a à peine quarante-huit ans.» Ajoutez que la grande oeuvre qu'on attendait encore de lui avait déjà reçu un commencement d'exécution. Dozy maintenait en outre à Leide l'ancienne gloire des études orientales et y donnait une base encore plus solide. Partout son nom était honorablement connu et il avait déjà reçu de nombreux témoignages d'admiration. En 1851 et en 1853, nous trouvons les distinctions que l'Espagne lui conféra et dont

1) 1883, I, p. 559.

nous avons déjà parlé. Dans les derniers jours de l'année 1866, l'Institut impérial de France l'avait nommé membre correspondant. En 1869, il était devenu officier de l'ordre de la couronne d'Italie; en 1870, membre de l'académie des sciences de Copenhague; en 1874, officier de l'orde de la couronne de chêne. A l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire, il reçut enfin aussi l'ordre du Lion néerlandais.

On le voit, Dozy avait toute raison de se sentir bien disposé à célébrer ce jour de fête et, pour cette fois, il ne se refusa point à exprimer les sentiments qui l'animaient. Les phrases, les mots vides de sens, les paroles vaines lui étaient en horreur. Il fuyait toute occasion qui l'eût exposé au danger de commettre la faute d'en dire. S'il n'aimait pas à faire des cérémonies, il aimait moins encore à s'en voir le héros. Des allocutions, des toats, des discours, on n'en a entendu de lui que quand ses fonctions l'y obligeaient ou dans les rares occasions où il éprouvait le besoin de dire quelque chose. Mais alors il savait parler avec délicatesse et vivacité, comme se le rappelleront tous ceux qui ont assisté à son anniversaire ou qui ont entendu son discours rectoral. Seules ces conversations lui plaisaient qui contenaient quelque chose de solide. Non qu'il fût sourd pour ce qui n'était pas la science. Il s'en faut de beaucoup: Dozy s'intéressait à une foule de choses, il aimait à parler et à entendre parler des nouvelles du jour, de la politique, de la littérature, de l'art. Mais les sujets sur lesquels ni lui ni son hôte n'avaient rien à dire de neuf, qui, quand ils sont épuisés, vous laissent comme devant, l'ennuyaient fort et il ne se cachait pas pour le dire.

Avant même l'achèvement du Supplément, il reçut un grand nombre de distinctions honorifiques qui lui causèrent beaucoup de plaisir. L'Académie des sciences de St. Pétersbourg le nomma membre correspondant (29 décembre 1878); la Deutsche Morgenländische Gesellschaft, membre d'honneur (24 avril 1879); l'Academia dei Lincei de Rome, correspondant étranger (2 juillet 1880) et la Institucion libre de Enseñanza de Madrid, Profesor Honorario (1 avril 1880). Cette dernière distinction lui fut conférée en même temps qu'à DARWIN et à TYNDALL.

Mais il mettait au dessus de tous ces honneurs le jugement de FLEISCHER, qui saluait en son livre le travail de lexicographie arabe le plus excellent qu'il y ait après le dictionnaire de la langue classique de LANE et qui déclarait que, seules, l'étendue de ses lectures, son infatigable ardeur au travail, sa connaissance approfondie de la langue et sa perspicacité tant de fois éprouvée l'avaient mis en mesure d'atteindre à un tel degré de perfection pour le fond et pour la forme. Il exprimait en même temps le voeu que Dozy pût bientôt en donner une nouvelle édition. Le vénérable savant, qui, malgré ses quatre-vingts ans, continue son labeur avec les forces d'une jeunesse qu'on dirait éternelle, pouvait bien peu se douter que le mal dont son ami, plus jeune que lui de vingt ans, parle à la fin de la préface du Supplément n'était pas une passagère indisposition mais un mal d'une terrible gravité. Je ne puis m'empêcher de citer ici le passage auquel je viens de faire allusion : »L'achèvement de ma tâche me remplit de reconnaissance. »Elle a été longue, presque toutes les citations, dont quelques »unes datent de quarante ans, ayant dû être vérifiées, et si j'avais »prévu que la rédaction seule me coûterait huit années d'un »labeur assidu, j'aurais peut-être été tenté de renoncer à l'entre- »prise. Il y eut en outre un temps où, souffrant et malade, je »craignais de ne pas pouvoir la mener à bonne fin. Cette crainte, »Dieu merci, n'était pas fondée; la vie et les forces ne m'ont pas »manqué. Je puis me dire à présent que mon travail, si incom- »plet et défectueux qu'il soit, fera cependant entrer la lexicoo- »graphie dans une voie nouvelle. C'était le voeu de ma jeunesse, »mon premier ouvrage en fait foi, et c'est pour moi une vive »satisfaction de le voir réalisé."

La grande oeuvre était donc achevée. Mais, hélas, maintenant que Dozy n'était plus stimulé à s'imposer des efforts extraordinaires, on put s'apercevoir que ses forces qui, au cours de son travail, menacèrent plus d'une fois de l'abandonner tout-à-fait, avaient diminué insensiblement. Pour la première fois peut-être de sa vie, il se demanda ce qu'il allait faire. »J'ai exécuté mon programme et je ne puis plus rien entreprendre d'important." Mais cette disposition au découragement ne fut pas de longue durée.

Dès que le manuscrit du Supplément se trouva achevé, il fut distrait par une tâche toute différente, qui, tout en lui procurant une agréable diversion, devait pourtant lui demander un effort non moins considérable. La deuxième édition des *Recherches*, publiée en 1860, était, en effet, épuisée en librairie et il ne voulait pas en donner une autre sans avoir au préalable tout remis sur le métier; il désirait, en outre, y ajouter quelques morceaux pour lesquels il n'avait encore fait que tracer le plan. La nouvelle édition parut à-peu-près en même temps que la dernière livraison du Supplément. Plusieurs des morceaux qui s'y trouvent avaient reçu des améliorations considérables ou avaient été complétés: le chapitre, par exemple, qui concerne différentes anciennes villes de l'Espagne et celui des Normands. Il y en a qui sont tout-à-fait nouveaux; tel est le mémoire sur le Pseudo-Turpin, qui a une très-grande importance. Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer que Dozy eut à y défendre deux papes — le noble Callixte II et Innocent II — contre un soupçon qui paraissait fondé même au Père FITA. SIMONET, professeur à l'université de Grenade, qui professait une vive admiration pour Dozy, bien que regrettant qu'il ne fût pas enfant de l'Eglise, ne put s'empêcher, après avoir lu ce travail, d'exprimer dans le *Siglo futuro* l'espoir que son ami était en bonne voie de se convertir. Le monde savant accueillit la nouvelle édition avec enthousiasme. C'est à coup sûr chose rare que de voir se succéder trois éditions d'un ouvrage scientifique de cette portée. Ceux qui connaissent le livre et qui savent, comme l'a si bien dit BAIST, que quand on compte n'en consulter qu'un passage on se laisse entraîner à lire tout l'article, n'auront pas de peine à en comprendre le succès. Dozy était un homme de goût et rien ne lui répugnait autant qu'une science informe. Il disait souvent de tel ou tel auteur d'ouvrages de science »qu'il ne connaissait pas mal son affaire mais qu'il ignorait l'art de composer un livre." Aussi avait-il généralement plus de goût pour les ouvrages français que pour ceux de l'Allemagne; seulement, quand il s'agissait d'en utiliser pour ses propres travaux, ces derniers reprenaient l'avantage à ses yeux. Il possédait en matière de style

un sentiment artistique très fin et il avait, en les exerçant, amené à un haut degré de perfection les facultés extraordinaires dont la nature l'avait doué pour la composition. Il se faisait un devoir de toujours tendre à un idéal qu'il plaçait très-haut. Je ne crois pas qu'on parvienne à découvrir fût-ce dans une seule note de ses nombreux ouvrages la tache d'une faute de langue ou de style.

La plupart des morceaux inédits que donne la troisième édition se rapportent à une époque plus récente de l'histoire arabe de l'Espagne que le reste. Dozy avait un jour eu l'idée de publier une nouvelle série de recherches qu'il aurait exclusivement consacrées à cette période. Mais, craignant de ne pouvoir mener son plan à bonne fin, il y renonça.

L'affaissement qui suivit, comme nous l'avons vu, l'achèvement du *Supplément* et des *Recherches* était purement physique. Quelques jours après, cet esprit infatigable s'occupait de nouveaux travaux. L'un des premiers textes publiés par lui, celui de l'*Histoire des Almohades d'Abdolwâhid*, étant épuisé, Dozy saisit avec joie cette occasion d'en faire disparaître les péchés de jeunesse qui s'y étaient glissés; c'était d'ailleurs ce qu'il avait déjà fait en 1863 pour ses *Scriptorum arabum loci de Abbadidis*. Ce travail achevé, il se mit à revoir aussi les textes d'Ibn Adhâri et d'Ibno'l-Abbâr et il a encore eu la satisfaction de voir imprimer ses *Corrections* peu de temps avant sa mort.

Lors de la rédaction du *Supplément*, il se passait rarement de semaine que Dozy ne m'adressât une petite liste de difficultés, me priant d'y essayer mes forces. Je n'ai pas besoin d'assurer que je faisais de mon mieux. Je lui transmettais mon explication qui, d'ordinaire, me revenait quelques jours après: à ma grande satisfaction, une bonne partie était soulignée en signe que Dozy approuvait et acceptait. Mais d'autres passages étaient apostillés d'un «vous n'y avez rien compris» ou de quelque chose d'approchant. Je lui renvoyais alors une nouvelle défense de mon opinion, qui, parfois, réussissait à le convaincre et, parfois, était réfutée victorieusement. Dozy avait un vrai goût pour des

discussions de ce genre ¹⁾. Quand il se mit à la révision de ses textes arabes, l'entente avec FLEISCHER se trouvait rétablie et il reprit en même temps son ancienne habitude de le consulter sur des passages difficiles. Souvent il lui arriva d'envoyer sa liste de passages douteux à Fleischer et à moi; nos réponses lui faisaient le plus grand plaisir. Il acceptait d'ordinaire ce que nous expliquions tous les deux de même. Ce qu'il rejetait dans mes réponses, il le soumettait au jugement de Fleischer, et réciproquement: généralement il ajoutait quelque solide remarque de son erû. Le résultat de cette correspondance fut que nous trouvâmes la solution de plus d'une difficulté; en même temps, cette espèce de jeu intellectuel procurait un agréable délassement à Dozy.

Quand Fleischer lui envoya le manuscrit de ses remarques sur l'autre moitié de la première partie du Supplément, Dozy n'eut plus que la force de les parcourir légèrement pour noter ce qu'il voulait me faire examiner; car il lui était devenu presque impossible de manier des livres et c'est à peine s'il pouvait supporter de rester assis quelques instants à son bureau. Malgré de si fâcheuses circonstances, il travaillait encore à une étude destinée au Congrès des orientalistes; mais il dut bientôt l'abandonner. Il m'a confié l'honorable et douloureuse mission de l'achever.

Ce sera là le seul travail qu'il n'aura pu terminer. Il ne laisse en portefeuille aucun document qu'il n'ait utilisé, aucune étude simplement ébauchée. Tout ce que cet homme extraordinaire a projeté, il l'a exécuté, sans se perdre dans des sentiers de traverse, sans rien faire jamais qui ne dût servir positivement au but qu'il s'était fixé. C'est là le secret de la grande quantité et de la perfection de ces travaux qui forcent l'admiration. Dozy

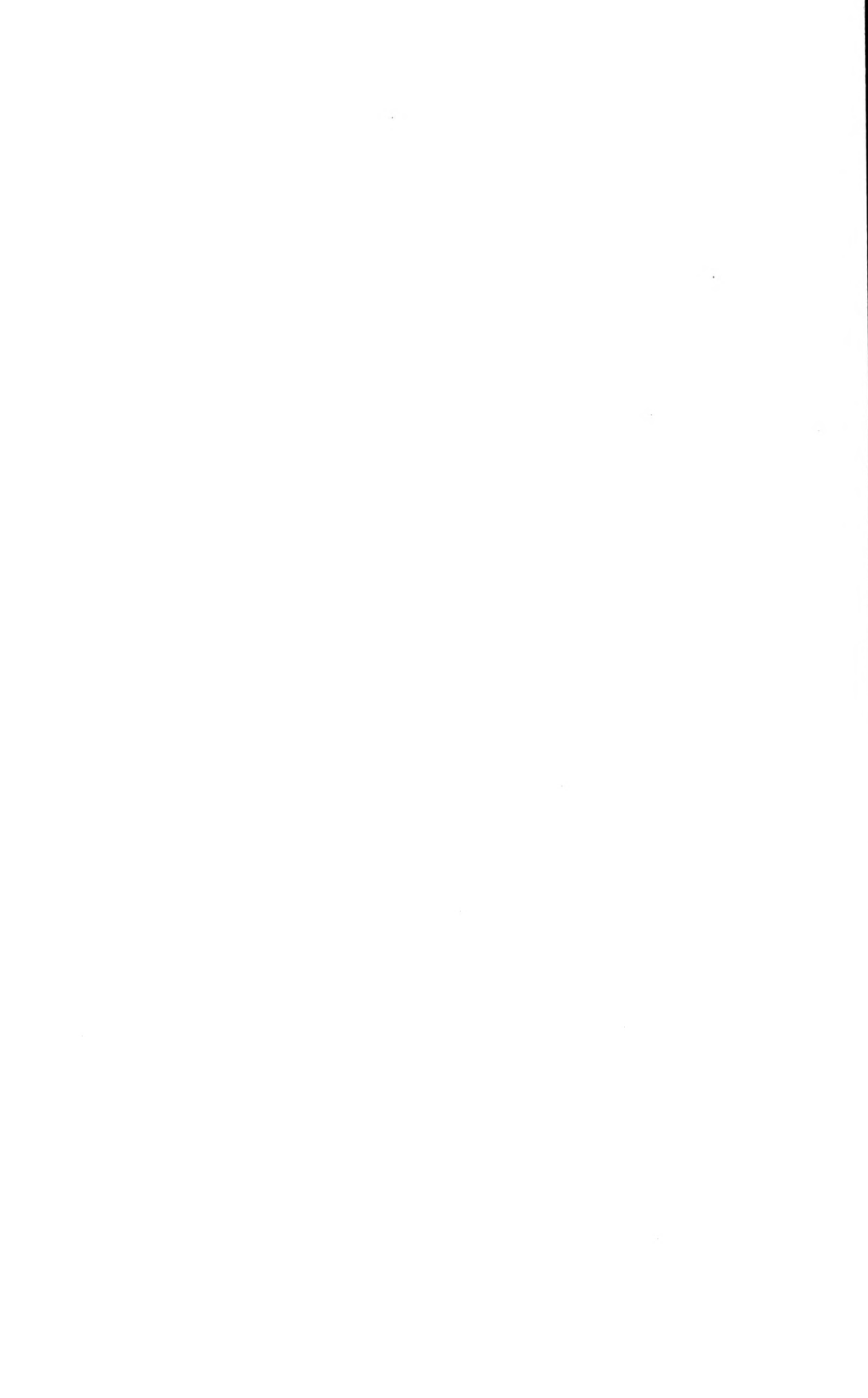
1) Ce que M. DE GOEJE ne dit pas, c'est la vive reconnaissance que Dozy lui avait vouée pour son active collaboration au Supplément. On comprend qu'il ait convenu à la modestie du biographe de ne pas rappeler le passage de la préface où Dozy lui adresse de chaleureux remerciements. Mais peut-être ne trouvera-t-on pas déplacé que le traducteur, prenant à son tour un instant la parole, se permette de signaler une page qui a tant d'importance pour l'histoire du Supplément et qui est, d'ailleurs, publique V. C.

ne lisait jamais superficiellement; il retenait tout ce qui lui semblait d'importance; il notait ce qu'il reconnaissait bon à reproduire littéralement dans l'un ou l'autre de ses travaux et s'épargnait ainsi la peine de relire. Il était ménager de son temps et travaillait avec régularité, quoique sans excès. Ce n'est qu'au commencement de l'été, quand le travail des examens venait s'ajouter à ses labeurs accoutumés qu'il se sentait las et aspirait aux vacances, qu'il avait l'habitude de passer avec sa famille au sein d'une belle et paisible nature.

Peu d'hommes ont eu, comme Dozy, une vie qui se soit autant approchée du bonheur le plus complet qu'on puisse souhaiter ici-bas. Nous avons déjà vu combien toute son activité a été marquée au coin d'une parfaite unité, comment il a pu réaliser ses grandioses entreprises, comment il a été comblé de gloire et d'honneurs, non sans les avoir mérités. S'il n'a pas vu s'accomplir son premier souhait, celui d'être chargé d'une chaire de langues sémitiques, il a eu à s'en réjouir dans la suite, puisqu'il a été chargé d'une fonction dont l'accomplissement lui était bien plus agréable et qui convenait davantage à ses éminentes qualités. En outre, il a goûté la satisfaction de voir confier la place qu'il avait naguère désirée à l'un de ses disciples, qu'il aimait et qui, il n'en pouvait douter, enseignerait dans le même esprit que lui. Des soucis d'argent, il n'en a jamais connu. Quant à sa santé, elle a toujours été excellente, sauf à la fin, non moins que son humeur. Ajoutez à tout cela le bonheur sans nuage de sa vie domestique. Tout jeune encore il a pu épouser la femme de son choix; n'eût été la mort de son fils aîné, arraché tout jeune à sa tendresse, il n'aurait eu à pleurer aucune perte; car il a vu croître au gré de ses vœux ses cinq autres enfants; il a vu ses deux fils parfaitement établis, deux de ses filles faire d'heureux mariages. Bientôt des petits-enfants étaient venus donner une vie nouvelle à une maison que sa compagne, aidée de la plus jeune de ses filles, se plaisait à rendre hospitalière. Il n'était pas grand le nombre de ceux qui jouissaient du privilège d'être reçus dans son intimité ou d'entretenir avec lui une correspondance suivie; mais ces rares élus, d'une fidélité éprouvée, pouvaient compter

sur son ardente sympathie, comme il comptait sur la leur. Ce qu'ils aimaient en lui, me sera-t-il permis de l'écrire? Ce n'étaient pas seulement sa brillante raison, ses réparties spirituelles, sa fine satire, ce n'étaient pas seulement ses connaissances si variées, son jugement si droit, sa claire intelligence qui rendaient ses relations aussi agréables qu'utiles; c'étaient plus encore sa droiture, sa sincérité, son amour du vrai, sa simplicité, sa fidélité. Et il est sorti de la vie, pleuré de beaucoup de personnes, laissant un nom comme peu en ont laissé, honoré dans tout le monde civilisé, assuré enfin de l'impérissable gloire d'avoir maintenu avec éclat la renommée scientifique de sa patrie.

حبه الله تعالى









DJ
219
D67G614

Coeje, Michel Jan de
Biographie de Reinhardt Dory

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

